

# La laine

Roman

Saga Une histoire de Mazamet de 1789 à 1982

Code ISBN : 9781973462828

**EXTRAITS**

**Albert Enriquez**

.....//.....

« Sous la pierre, tu verras... »

Grand Père soupire une fois, deux fois, semble s'arrêter de respirer, puis faiblement...

« Tu trouveras un petit trésor ! C'est pour toi ! Je te fais confiance ! Tu sauras quoi en faire. Je te fais confiance... laisse-moi maintenant ! Va mon petit ! »

Charlou embrasse la main de son Grand Père se retire sur la pointe des pieds.

Alors que Charlou se trouve sur le pas de la porte,

« Charlou ! Encore un mot ! N'oublie pas, vingt-cinq ans, la pierre plate, le chêne, et écoute ce conseil, Ne dépense jamais tout ce que tu gagnes ! Garde toujours quelque chose ! Va ! Maintenant va ! Va !... »

Edmond Bosques est mort

.....//.....

« Oui ! Un trésor Hippolyte, un petit trésor qu'il m'avait laissé »

L'argent a toujours intéressé Hippolyte, bien plus que le travail. Il coûtera cher à l'usine et, plus tard, représentera, compte tenu de son tempérament, un vrai danger pour la famille et l'industrie familiale. Charlou, reprend nostalgique.

« C'était au printemps 1819. Je me souviens de ce jour-là...L'air était un peu frais encore, mais il faisait plein soleil. Quelques nuages s'accrochaient sur les sommets. »

Hippolyte s'impatiente.

« Ça m'est égal le temps, parle-moi du trésor, le trésor. Oui !...»

« J'avais vingt-cinq ans. J'ai attendu jusque-là parce que je l'avais promis à mon Grand Père, Edmond Bosques, que Dieu ait son âme. Je le lui avais promis, sur son lit de mort. Je suis allé à la ferme du vieux moulin. Tu la connais, bien sûr. On l'appelait comme ça parce qu'il y a un vieux moulin à proximité de la cour de ferme avec une roue, et une installation de marteaux qui servait à battre la laine, la machine à foulon. L'installation en bois avait souffert de l'humidité et du temps.

Ce jour-là, en secret, je me suis rendu, seul, pied du grand chêne au milieu de la cour de ferme. L'arbre avait bien grandi depuis mon enfance. Ses ramures imposantes, avaient l'air de me protéger. C'est bête mais en fermant les yeux j'ai vu les bras de mon Grand-Père... je l'aimais...si tu savais....

.....//.....

Dans les rues sombres de la ville quelques ombres furtives courent sous la pluie. Charlou frappe au heurtoir d'une maison. Une lumière rouge brille à l'extérieur. Un Judas éclaire le visage du visiteur. Quelqu'un dit quelques mots et entr'ouvre la porte. Charlou jette un regard derrière lui, pour s'assurer que personne ne l'a vu. Il entre.

A l'intérieur, la lumière est tamisée. Des tentures épaisses couvrent les fenêtres et ne laissent pas filtrer la lumière à l'extérieur. Une Grande salle est garnie de fauteuils et canapés en cuir. Dans la cheminée on a allumé un grand feu. Il règne dans la pièce une chaleur intense. Un pianiste dans un coin égrène quelques notes de musique que personne n'écoute vraiment. Des femmes en tenues légères, des hommes en bretelles, des filles sur leurs genoux, Champagne, un homme descend l'escalier, seul, il s'apprête à partir. Il salue Charlou d'un signe de tête, complice et discret. Une femme très câline monte avec un homme rouge de plaisir. Ça sent comme un mélange de parfums, d'alcool, de sueur de fumée de cigarettes et de bois brûlé. Colombe Une jolie rousse pulpeuse en peignoir de soie et sous-vêtements s'approche de Charlou ...

« Que tu es belle ma Colombe »

Charlou connaît bien la fille. C'est un habitué. Il l'embrasse dans le cou et caresse sa chevelure flamboyante. Ses mains s'égarer. La fille se fait volontiers câline. Des fauteuils profonds accueillent leurs corps enlacés.

Une fille, presque nue avec coiffe et tablier de soubrette, s'approche. Elle porte sur un plateau rond, une bouteille de champagne avec des coupes. Elle sert Charlou et sa partenaire.

« Laisse-nous la bouteille ma belle ! »

On boit et, dans le brouhaha général aucune conversation n'est vraiment audible. On rit souvent en cascade. La Rousse s'assied maintenant, sur l'accoudoir du fauteuil. Charlou lui caresse les cuisses. Ils jouent à la petite bête qui monte qui monte. La fille rit aux éclats. Charlou rouge de plaisir continue de plus belle.

Dehors l'orage gronde : éclairs et tonnerres se succèdent à un rythme effréné et avec un vacarme de plus en plus assourdissant.

La Rousse invite Charlou à monter avec elle. Alors qu'ils quittent leur canapé et se dirigent vers l'escalier, l'eau commence à s'infiltrer sous la porte d'entrée.

Des filles colmatent comme elles peuvent la fissure sous la porte. Au moment où Charlou et sa partenaire sont sur les premières marches. Un homme ouvre malencontreusement la porte pour sortir. L'eau boueuse s'engouffre à flots dans la pièce.

La panique s'empare de des « Casinottes » et des clients. Panique dans la maison close. Catastrophe dans la ville. Elle est inondée. Des torrents d'eau gluante de boue charrient des branches d'arbres et des objets divers. Tous ont compris : le torrent, l'Arnette déborde. Ça arrive de temps à autre, mais cette fois c'est grave. Ici c'est une brouette à la dérive. Là c'est une charrette disloquée. Plus loin on distingue un cadavre d'animal qui flotte et dévalant les

pentent à toute vitesse. La bête morte, noyée sans doute, se heurte au coin des maisons. La nuit est sombre et l'atmosphère inquiétante et lugubre.

Les couples plus ou moins séparés se regroupent en hauteur sur l'escalier intérieur de la maison close. La pluie a éteint la lumière rouge de l'extérieur. Personne ne sait vraiment que faire. La soirée ne peut pas continuer comme ça. Tous les meubles sont dans l'eau.

Un gros homme s'assied sur l'escalier il a l'air très ennuyé

« Il va falloir attendre que les eaux baissent un peu pour sortir. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter. »

Un autre hausse les épaules. Il semble avoir moins de comptes à rendre

« Vous direz que vous vous êtes réfugié au café du Grand Balcon. Moi je m'en moque je suis célibataire ! Je n'ai de comptes à rendre à personne »

L'orage s'éloigne et le tonnerre paraît lointain. On ne l'entend plus.

Charlou glisse un billet dans le soutien-gorge, sur les seins blancs de la Rousse Colombe.

« Il faut que j'y aille ma Colombe »

« Tu ne veux pas jouer un peu avec moi en attendant que... »

Charlou lâchant à regret le corps de Colombe qu'il tenait enlacé comme pour la protéger, l'embrasse furtivement sur la bouche.

« Mes enfants ! L'Usine...tu comprends...J'y vais ! »

Elle tente de le retenir en se faisant très chatte et câline.

« Non désolé j'y vais. »

Sur le sol mouillé et boueux de la grande salle du bas il glisse et se rattrape de justesse. Ses chaussures et le bas de son pantalon sont trempés et maculés de boue.

À l'extérieur, devant la porte de la maison close, au petit matin, Charlou et quelques autres désorientés ne savent que faire. Le niveau d'eau a bien baissé, des flaques d'eau boueuse partout. Charlou court plutôt qu'il ne marche dans la ville dévastée. Il est trempé mais il saute d'une flaque d'eau à l'autre. Il n'a qu'une seule hâte, rejoindre sa maison.

Devant chez lui les eaux ont arraché le portail, il y a de la boue partout. Annita visage inquiet, cheveux défaits, le bas de sa chemise de nuit couvert de boue, accueille, avec soulagement, Charlou sur le pas de la porte.

« Dieu soit loué ! Où étais-tu ? Je suis morte d'inquiétude !... »

Charlou aussi s'inquiète, et puis il se sent coupable et préfère poser les questions plutôt que de répondre.

« Et les enfants ? »

« Ça va, ça va ! Ils sont là ! Nous avons eu peur ! On se souviendra de ce 7 janvier 1826 à Mazamet. On se demandait où tu étais ! On a eu peur d'un accident ! »

« J'étais au premier étage de l'usine en bas il y a des dégâts c'est sûr ! »

Gros mensonge, mais c'est la seule explication qui lui est venue dans la bouche.

« Tu n'as pas regardé ? »

Marie se précipite au cou de son père. Elle tombait bien. Il fallait répondre à Marie et cela lui évitait de répondre à sa femme, et de mentir encore.

« Papa mon petit Papa ! Tu n'as pas vu Bertou ? »

« Je n'ai pas pris le temps ! Je suis venu tout de suite dès que les eaux ont baissé ! Quelle nuit !... Non ma petite Marie je n'ai pas encore vu Bertou ! Pourquoi tu es inquiète ? »

L'amour prématuré que Marie porte à Bertou fait rire tout le monde, mais cette petite jeune fille, elle a treize ans maintenant, sait ce qu'elle veut. Elle a mis son dévolu sur Bertou. Le jour venu il sera son époux. C'est décidé. Mais arrivera-t-elle à ses fins ?

.....//.....

« Oh ! Bonsoir Gervaise tu as fini ton travail ? »

« Oui Monsieur, j'ai hâte de me reposer. J'ai tellement mal au dos ! »

« Tu as mal ? Attend ! Viens ! Viens voir un peu par ici ! »

Charlou se lève Il l'attire dans son bureau et se plaçant derrière elle, lui masse lentement et fermement les épaules et le dos.

« Je suis un spécialiste tu sais ? Ça va mieux comme ça ? Ça fait du bien, n'est-ce pas ? C'est vrai que ton homme est mort l'an dernier ! Viens, approche-toi ! »

Gervaise a apprécié le massage mais se sent très gênée. Elle tente de se dégager. Charlou l'attire vers la lumière et caresse ses cheveux et son visage.

« Tu es très belle tu sais ! Tu pourrais te remarier !

Gervaise rougit jusqu'aux oreilles. Elle sourit. Ses dents blanches et bien rangées éclairent son visage d'un trait de lumière.

« Qui voudrait de moi Monsieur Charlou ? Qui voudrait d'une veuve ? Les hommes, ils disent que ça porte malheur ! »

« Quelle idée ? Moi Gervaise, si je n'étais pas marié...mais... »

Charlou se fait maintenant plus entreprenant. Cette femme lui plaît. Sa peau, sa chair, lui font envie. Il la prend dans ses bras et l'embrasse sur les lèvres.

Gervaise se défend mollement. Elle n'ose pas refuser à ce patron qui n'a pas hésité à l'embaucher quand elle avait besoin. Elle est reconnaissante. Et puis c'est le patron. Charlou se fait plus pressant.

« Non Monsieur Charlou ! Non ! Il ne faut pas ! ce n'est pas bien !

Charlou lui caresse les fesses sur la robe. Il soulève maintenant ses jupes, et caresse ses cuisses généreuses douces et fermes à la fois.

Gervaise se défend de plus en plus mollement. Cet homme, son patron, est beau Il est tendre. Il y a si longtemps qu'elle n'a pas eu de tendresse. Il y a si longtemps qu'on ne lui a pas dit qu'elle était belle... la bienséance, son éducation, lui commandent de se défendre.

« Non Monsieur Charlou ! Non ! Et votre femme ? »

« Tu es si belle ma Gervaise ! Il y a très longtemps que je t'observe dans l'usine. Aucune femme n'est plus belle que toi. C'est vrai tu sais ? Tu es la plus belle femme de Mazamet. »

« Mais non ! Vous exagérez ! Je suis votre employée. Je suis... »

Un baiser sur ses lèvres la coupe dans sa phrase. Charlou caresse le visage et les lèvres de Gervaise, puis sa poitrine et ses hanches.

« Tu as le visage d'un ange »

Il défait un peu les lacets de son corsage et embrasse ses seins. Ils sont fermes blancs doux. Le téton est rose pâle. Charlou est fou d'amour. Le désir monte en lui.

« Ta peau est comme une soie blanche ! Tu as un corps de déesse ! Si seulement j'étais libre... »

Il soupire. Il désire cette femme plus que tout au monde. Tous ses sens sont tendus vers elle. Il a oublié femmes, enfants, usine, devoir. Sa passion le dévore.

« Viens ! Viens ! Ne me résiste pas ! »

Gervaise dit non, non, mais son « non » est un « oui » déguisé. Cet homme est si gentil, il est si tendre, peut-être n'est-il pas heureux en ménage... « Non ! Non... »

« Viens je t'en prie... viens... »

Charlou couche Gervaise sur son Bureau et commence à se dévêtir un peu. Il ne voit pas sa sœur Marido et son Beau-frère Gastounet qui, passant derrière les vitres, jettent un œil et s'en vont discrètement, presque en courant pour qu'on ne les remarque pas.

...../.....

Devant son coffre il s'apprête à ranger quelques liasses de billets et divers documents. L'Usine paraît déserte.

Soudain, alors qu'on ne l'attendait pas, se faufile comme un rat, regardant autour de lui, pour s'assurer d'être seul Hippolyte s'introduit dans le bureau. Malgré ses quarante-deux ans, il ne travaille toujours pas. L'argent de poche que lui donne Charlou, et aussi Annita en cachette, ne lui suffit pas. Il joue, il perd beaucoup. Il boit. Il fréquente les maisons closes. Il trousse des paysannes dans les chemins. C'est un être immonde. Pourtant il est beau garçon, ou plutôt il l'était, car la boisson a ravagé son visage. Complètement ivre, Il regarde l'argent sur la table.

« Tu as beaucoup d'argent Père... »

Charlou le regarde méfiant. Hippolyte continue.

« Moi je n'en ai pas ! Pourtant j'en ai besoin ! »

« Tu n'as qu'à travailler ! »

Hippolyte met la main sur une liasse de billets sur le bureau de son Père. Charlou le bloque dans son élan et frappe sur sa main.

Hippolyte retire sa main. Charlou rouge de colère, compte alors quelques billets et lui donne un peu d'argent.

« Prends ! Ça devrait te suffire. »

Hippolyte prend les quelques billets et les jette au travers de la figure de son père. Il avait déjà le nez rouge mais là il devient rouge de colère. Ses yeux injectés de sang jettent des éclairs de haine.

« Je veux tout ! Tu entends ! TOUT ! Toi tu vas crever, tu n'as besoin de rien ! »

Hippolyte prend alors son père par le col et le secoue violemment. Les mains libres, Charlou ouvre son tiroir de son bureau. Il prend le revolver et le braque sur son fils. Hippolyte surpris, recule.

Charlou est alors pris d'un malaise. Il lâche l'arme qui tombe à terre. Il s'effondre un peu, une main sur son bureau, l'autre sur le cœur. Il respire péniblement. Heureusement Bertou est encore là. De l'extérieur Il a entendu les cris de Charlou et d'Hippolyte et s'est précipité au secours de son beau-père.

Pris de Panique Hippolyte quitte brusquement le bureau, bousculant au passage Bertou. Gervaise, qui part souvent la dernière, a vu la fin de la scène. Elle se précipite au secours de son amant. Elle ouvre le col de Charlou. Elle a les larmes aux yeux. De la fenêtre Bertou appelle deux ouvriers qui partaient pour venir au secours de Charlou, et pour le transporter chez lui. Gervaise est restée seule à la porte de l'usine, désemparée, triste de ne pas pouvoir

suivre Charlou, et inquiète. Dans sa situation, même si elle sait que tout le monde sait, que pouvait-elle faire d'autre ?

Charlou est maintenant chez lui, dans sa chambre, sur son lit. Il est livide. Le médecin a été appelé à son chevet. C'est un homme mûr. Il porte des lorgnons et ouvre sa mallette de médecin. Il examine Charlou. Charlou se laisse faire, sans poser de questions. Il n'en a pas la force. Il a même du mal à respirer.

« Beaucoup de repos Monsieur Bosques. Je reviendrai demain. »

« Demain... Je sens que... »

« Qu'est-ce que vous dites ? Allez ! Allez ! À demain ! Du repos !

Au sortir de la chambre du malade, le médecin s'entretient à voix basse avec Annita

« C'est le cœur ! Je ne sais pas ...C'est grave oui ! Je ne peux pas vous le cacher...un miracle... peut être. »

Le médecin s'en va. Annita désespérée, pleure dans son mouchoir.

.....//.....

Dans un mouvement de colère totalement inattendue, Hippolyte se saisit d'un vase posé sur la commode. Avec une violence inouïe il casse le vase en le jetant à terre. Il bouscule une chaise, la fait tomber et l'envoie d'un coup de pied jusqu'au lit du mourant... Tout le monde le regarde abasourdi ! Tous paralysés par la surprise d'un tel comportement.

« C'est trop fort ! Alors là ! C'est trop fort ! Vous allez voir !

Il fait avec son poing des gestes menaçants.

« Vous allez TOUS voir de quoi je suis capable ! »

Sans un regard vers son Père, Hippolyte sort en claquant la porte. Sa violence est telle que le plâtre autour du chambranle se fissure.

.....//.....